XVI

JEAN DE CALAIS

Il était une fois un homme et une femme qui n'avaient qu'un enfant ; ils l'aimaient comme la prunelle de leurs yeux et ils le laissèrent à l'école jusqu'au moment où il fut devenu aussi savant que son maître. Alors il revint à la maison et dit :

— Mon père, je voudrais naviguer.

— Hé bien ! lui répondit son père, puisque tu veux être marin, il faut que tu fasses deux ou trois voyages au long-cours ; ensuite tu te feras recevoir capitaine et je commanderai de te construire un navire.

Jean de Calais fit deux ou trois voyages au long-cours, ensuite son père le mit à étudier avec les candidats, et, comme il avait de l'instruction, il ne tarda pas à être reçu capitaine. Alors, suivant sa promesse, son père lui donna à commander un navire qu'il avait fait construire tout exprès.

Jean de Calais se mit en route ; un jour qu'il était dans un port, il débarqua pour visiter la ville, et il vit dans une rue sur le bord d'un ruisseau le cadavre d'un homme qui était jeté là comme un pauvre chien crevé.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il ; pourquoi n'enterre-t-on pas cet homme ?

— Dans ce pays-ci, lui répondit-on, celui qui n'a pas payé ses dettes, on ne l'enterre pas.

— On est bien méchant ici, dit Jean de Calais ; dans

mon pays, on ne laisserait pas ainsi un cadavre dans la rue, au risque d'infecter la ville. Mais si quelqu'un payait les dettes du défunt, serait-il enterré?

— Oui, répondit-on.

— Combien doit-il?

— Quatre ou cinq cents francs.

— Je vais les payer, dit Jean de Calais. Il fit ensuite enterrer décemment l'homme; puis il remit à la voile et quitta le port.

Il arriva dans un autre pays, et étant débarqué à terre, il vit sur la place un grand concours de monde.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— Ce sont des personnes qui sont à vendre.

— Ah! dit-il; si cela ne coûte pas trop cher, je vais les acheter.

Il s'approcha et vit deux jeunes personnes qui pleuraient; il y en avait une qui était plus belle que l'autre: c'était la fille du roi de Portugal et sa domestique que les pirates avaient enlevées. Il les acheta et les emmena à bord de son navire, puis il revint à l'endroit où demeurait son père. Il débarqua avec les deux jeunes filles et lui dit:

— Voilà deux personnes que j'ai achetées.

— Tu as bien fait, si cela te convenait, répondit son père.

La princesse n'avait jamais voulu dire qui elle était. Comme elle était jolie et se tenait bien, Jean de Calais en tomba amoureux et il voulut se marier avec elle.

— Tu as tort, lui dirent les parents, d'épouser une personne que tu ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

Mais il se maria tout de même et il dit à la servante qu'elle resterait avec lui toute sa vie si elle le voulait.

Peu de temps après son mariage, l'envie de voyager le reprit ; sa femme essaya de l'en empêcher ; mais il lui dit :

— Il y a longtemps que je suis à terre ; il faut que je navigue. Je ne ferai pas de longs voyages et j'achèterai ce qu'il faut pour notre ménage.

— N'y vas pas, lui disait sa femme, n'es-tu pas assez riche comme cela ?

— Si, je veux aller en mer.

— Hé bien ! puisque c'est ta volonté, il faut que tu fasses tirer le portrait de ma servante et le mien ; tu les mettras sur des tableaux à l'arrière de ton navire, et tu iras virer de bord sous le château du roi de Portugal.

— S'il ne faut que cela pour te contenter, dit Jean de Calais, je le veux bien.

Il les fit peindre toutes les deux et il mit leur portrait sur l'arrière de son navire, puis il partit, et en arrivant en Portugal, il alla virer de bord sous le château du roi, et il mit en panne devant. Le roi prit sa longue-vue pour regarder le navire et sur le tableau d'arrière il reconnut le portrait de sa fille et celui de sa domestique. Il fit aussitôt tirer un coup de canon. Jean de Calais hissa son pavillon ; cinq minutes après une embarcation vint le long du bord, et ceux qui la montaient demandèrent le capitaine.

— C'est moi, répondit Jean de Calais ; que me voulez-vous ?

— Nous venons de la part du roi de Portugal vous dire de débarquer au plus vite ; il veut vous parler.

Jean de Calais était bien en peine de savoir ce que cela voulait dire ; il déclara d'abord qu'il ne se dérangerait pas ; mais il finit tout de même par descendre à terre, et se présenta au château.

— Qu'est-ce que ce tableau que tu as derrière ton navire? lui demanda le roi.

— Ce sont les portraits de ma femme et de ma domestique.

— Ta femme! s'écria le roi: où l'as-tu prise?

— Je ne l'ai pas prise; un jour, dans un certain pays, les femmes étaient à vendre et je les ai achetées.

— Ah! dit le roi, c'est ma fille qui est ta femme à présent.

— Votre fille?

— Oui, elle m'a été enlevée.

— Ah! dit Jean de Calais, c'est trop d'honneur pour moi d'avoir en mariage la fille du roi de Portugal; je ne savais pas avoir épousé une princesse.

— Cela ne fait rien, répondit le roi; va chercher ta femme et ta domestique, et quand tu les auras ramenées, tu resteras à vivre ici, et tu ne navigueras plus.

Jean de Calais remit à la voile, et quand il arriva chez lui, il dit à sa femme:

— Tu n'avais jamais voulu me dire qui tu étais, mais je le sais maintenant; tu es la fille du roi de Portugal, et je viens te chercher pour t'emmener chez ton père.

Les deux femmes s'embarquèrent et quand elles furent arrivées en Portugal, le roi dit à sa fille:

— Tu as bien fait de te marier avec Jean de Calais; quand je serai mort tu auras ma couronne; va chercher tout ce que tu as chez toi.

Jean de Calais partit: quand la princesse avait été enlevée, elle était fiancée à un jeune homme de Portugal; il voulut aller avec Jean de Calais. Deux ou trois jours après qu'ils eurent quitté le port, il y eut du gros temps, et sa femme lui dit:

— Jean de Calais, descends avec moi dans la cabine.

— Non, répondit-il, c'est moi qui suis le capitaine, il faut que je reste sur le pont.

Elle demandait souvent de ses nouvelles ; car elle était inquiète. Cependant Jean de Calais commandait la manœuvre, et comme il était appuyé sur la lisse, le jeune homme du Portugal le saisit par les pieds et le jeta à la mer.

*
* *

Jean de Calais se sauva sur une île où il n'y avait que des oiseaux, et il y resta un an et un jour, n'ayant pour toute nourriture que des moules et des bernicles. Ses vêtements étaient usés et sa barbe était si longue qu'elle lui pendait jusqu'à l'estomac.

Au bout d'un an et un jour, il vit tout à coup paraître un homme qui se planta devant lui.

— Est-ce un homme que je vois, s'écria-t-il, ou bien si c'est un rêve? depuis un an et un jour je n'ai vu que des oiseaux de mer.

— Non, tu ne rêves pas.

— Qui t'amène ici?

— Je suis venu pour te parler.

— Qui es-tu? car je ne te connais pas.

— Te rappelles-tu un homme que tu as fait enterrer en tel pays, tel jour, après avoir payé ses dettes? C'était moi : je suis venu te dire qu'on te croit noyé, et que ta femme se remarie demain : que veux-tu donner pour être demain auprès d'elle?

— Elle se marie! dit Jean de Calais.

— Oui, elle épouse celui qui t'a jeté à la mer.

— Que veux-tu que je te donne? je n'ai rien.

— Tout ce que tu as de plus cher au monde : seulement la moitié de ton enfant?

— Non, s'écria Jean de Calais, j'aime mieux que vous le preniez tout entier.

— Non, je n'en veux que la moitié.

— Ah! je n'aurai jamais le courage de voir cela.

— Réfléchis : c'est à prendre ou à laisser.

— Hé bien, dit Jean de Calais, je vous donnerai la moitié de mon enfant, et vous viendrez le prendre dans un an et un jour.

Aussitôt qu'il eut dit ces mots, Jean de Calais se sentit transporté si vite qu'il ne s'aperçut pas d'avoir bougé de place. Le lendemain matin il était dans un coin de la cour du roi de Portugal, en haillons, la barbe longue de deux pieds, vilain comme le diable. La domestique de sa femme vint à passer; elle le regarda fixement, puis elle vint dire à sa maîtresse.

— Voilà un mendiant dans la cour; regardez-le : c'est Jean de Calais.

— Jean de Calais? comment cela se pourrait-il? le pauvre homme s'est noyé.

— Je suis sûre que c'est bien lui, malgré qu'il soit couvert de haillons et qu'il ait la barbe longue de deux pieds.

Le roi qui avait entendu cela, dit :

— Qu'on lui ordonne de venir me parler.

La domestique fit la commission à Jean de Calais qui répondit :

— Comment voulez-vous que j'y aille? je suis couvert de haillons et sale à faire trembler.

— Sire, dit la domestique, il ne veut pas venir.

— Il faut qu'il monte, commanda le roi, je le veux.

Jean de Calais monta dans la chambre.

— Qui t'amène ici? demanda le roi.

— Sire, vous savez bien qu'un jour pendant que j'étais à chercher mon bien, il y a eu du gros temps.

— Oui.

— Hé bien ! celui qui veut se marier avec ma femme était avec moi sur la lisse le jour de la tempête ; il m'a pris par les pieds et m'a jeté à la mer. Mais je ne me suis pas noyé et j'ai abordé à une île déserte.

— Comment as-tu fait pour venir ici ?

— Je ne peux dire comment, car je ne sais pas ; il m'est apparu un homme qui m'a dit que tel jour en tel endroit j'avais payé pour le faire enterrer, ce qui est vrai, et en peu d'instants il m'a transporté ici.

Le roi reconnut Jean de Calais et sa femme lui sauta au cou. Les réjouissances pour les noces eurent lieu tout de même ; mais celui qui avait jeté Jean de Calais à la mer fut attaché sur un cent de fagots, et on y mit le feu. Tout le monde battait des mains et criait :

— Regardez-donc comme il rôtit.

*
* *

Jean de Calais était heureux ; tous les jours il allait se promener avec son fils qui commençait à grandir, et il l'aimait tant qu'il en était *diot*. Il ne pensait plus à la promesse qu'il avait faite, lorsque tout d'un coup l'homme lui apparut et lui dit :

— Te souviens-tu, qu'il y a un an et un jour, tu étais seul sur une île et que tu me promis la moitié de ton enfant ?

— Oui, répondit Jean de Calais ; le voilà, prenez-le.

— Non, je ne le veux pas tout, je n'en veux que la moitié.

— Ah ! s'écria Jean de Calais, est-ce que vous croyez que j'aurai le courage de couper mon enfant en deux ?

— Tu as promis la moitié de ton fils, il me la faut.

Jean de Calais tira son sabre; mais l'homme lui dit :

— Jean de Calais, tu es un brave homme ; tout ce que j'ai fait c'était pour voir ton bon cœur. Tu seras toujours heureux, et moi que tu as fait enterrer, grâce à toi, je suis bien maintenant.

Ayant dit cela, l'homme disparut. Jean de Calais fut toujours heureux, et après la mort du roi ce fut lui qui eut la couronne.

N, i, ni
Mon petit conte est fini.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.